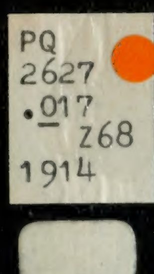
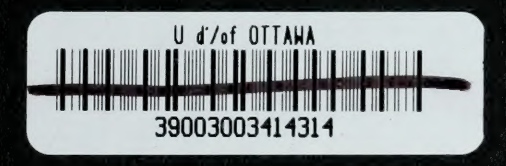
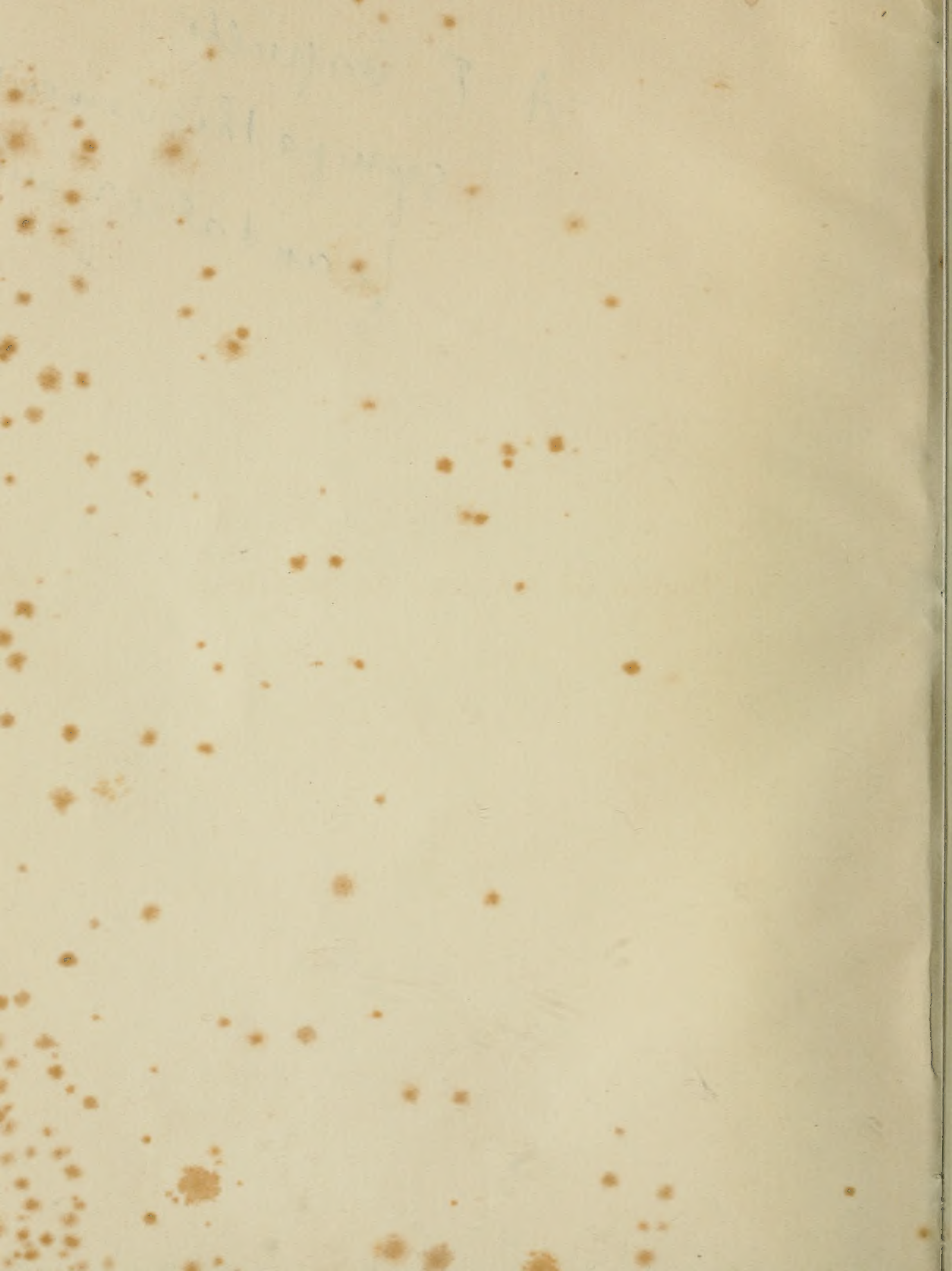

PQ
2627
.O17
Z68
1914


U d'/of OTTAWA
39003003414314

29 - 4 - 1970

A F. Serpeille,
sympathiquement
Jean Labusquière



La Poésie de Madame de Noailles

JEAN LABUSQUIÈRE



La Poésie de Madame de Noailles

CONFÉRENCE

faite le 10 Novembre 1913 à l'Université Populaire

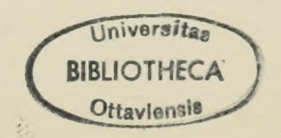


PARIS

G. STEINHEIL, ÉDITEUR

2, RUE CASIMIR-DELAVIGNE, 2

1914





Mesdames, Messieurs,

Lorsque j'eus répondu à l'organisateur des conférences de l'Université Populaire que j'acceptais volontiers de faire une causerie dans votre noble maison, et qu'une offre semblable m'honorait profondément, je me trouvai fort embarrassé. S'il me paraissait agréable et flatteur de prendre ici la parole, le choix d'un sujet convenable n'était pas sans me préoccuper étrangement. En cette époque où la conférence est devenue une véritable maladie, invraisemblablement épidémique, tout est prétexte à pseudo-éloquence : de l'académicien au couturier, jusqu'au professeur de danse, chacun vient s'asseoir à son tour devant une petite table, où brille une petite carafe, et raconte sa petite histoire.

Je me suis bien moqué de ces gens-là ; je m'empressai de les imiter ; mais, moi, je n'avais pas de sujet.

Un jour, en rangeant ma bibliothèque, j'aperçus à côté d'un livre de poésie, une brochure traitant de la renaissance physique, égarée là par je ne sais quel hasard. La plus banale association d'idées s'étant opérée en mon esprit, je me mis à penser à une renaissance poétique. Or, je le découvris avec un plaisir étonné, ce n'étaient point là de vains mots ; nous assistions vraiment à un effort de régénérescence sentimentale. En même temps, des vers me revinrent à la mémoire, qui justifiaient une telle opinion ; puis d'autres vers, et d'autres vers encore. Et je m'aperçus que tous ces vers, affirmateurs d'un plus vaste élan, appartenaient aux pages différentes d'un même auteur. Cet auteur était une femme; cette femme était la Comtesse Mathieu de Noailles. Je décidai de vous parler d'elle.

Je le ferai le plus brièvement et le plus simplement possible. N'ayant aucune prétention à critiquer, je ne tenterai pas autre chose que le bonheur d'être, à travers une œuvre admirable, un guide que sa conviction et son enthousiasme différencieront seuls du conducteur vulgaire.

Madame de Noailles est l'auteur de trois romans

diversement appréciés ; mais je ne citerai ces ouvrages, et dès maintenant, que pour simple mémoire. Ce sont : *La Nouvelle Espérance, Le Visage Émerveillé* et *La Domination*. Ces trois livres, d'inégale valeur pourtant, sont captivants, émouvants, écrits dans un style très personnel. Je regrette de ne pouvoir vous en parler, mais leur intérêt me paraît être surtout documentaire pour une biographie psychologique de leur auteur, et la véritable œuvre de Madame de Noailles est, incontestablement, son œuvre poétique. Mon temps étant limité, je me bornerai à vous conduire à travers ses quatre volumes de vers, par ordre chronologique :

Le Cœur Innombrable,
L'Ombre des Jours,
Les Éblouissements,
Les Vivants et les Morts.

Nous verrons ainsi, en suivant cet ordre naturel, quelle naturelle évolution se fit dans l'esprit de Madame de Noailles ; comment, en lisant *Les Vivants et les Morts*, nous retrouvons, profondément transformé et tout entier encore malgré tout, l'auteur du *Cœur Innombrable*.

Mais, avant d'étudier l'œuvre, parlons un peu de son auteur.

La Comtesse de Noailles fut très favorisée par l'existence. Elle appartenait à une famille célèbre et fortunée. Elle n'eut pas besoin, pour se faire une place dans le monde littéraire, d'y remplir d'abord les pénibles et navrantes fonctions réunies sous diverses étiquettes hypocrites. Dès que parut son premier livre, elle connut tout de suite sinon la gloire, du moins la discussion, et la discussion est le commencement de la gloire. Elle fut louée, ce qui l'encouragea, car ces louanges lui étaient souvent décernées par des maîtres distingués; elle fut critiquée, ce qui présageait son importance ; elle fut raillée, ce qui est flatteur ; elle fut *niée*, ce qui est la façon la plus bruyante d'être reconnue. Aujourd'hui, jeune encore, elle est un des premiers poètes de notre temps ; pour moi : elle est le *génie* de notre poésie contemporaine. Enfin, elle a tout ce qu'il faut pour être antipathique à ses confrères et détestée par nombre d'amies. Car, ces avantages de fortune, de jeunesse, de gloire mondaine, ont été ses plus grands adversaires. Ils lui firent le plus grand tort. Certes elle ne se soumit guère à leurs flatteries néfastes,

elle aima peu trôner en les salons tango-littéraires où des dames très nobles et très mûres minaudent des romances fades, mais ils lui attirèrent la haine des envieux et des imbéciles : ceux qui la jalousaient, ceux qui croient le talent plus aisé aux gens riches. Il y en a beaucoup, malheureusement. Elle en souffrit un moment ; puis elle leur pardonna, parce qu'elle les méprisait.

L'enfance de Madame de Noailles se passa à Paris et dans la Haute-Savoie, sur les bords du Lac de Genève. Dans ce merveilleux paysage, alliant à la tendre clarté française la molle volupté de l'Italie, son intelligence et sa sensibilité, les brillants dons héréditaires dont elle allait mûrir la richesse, se développèrent harmonieusement. Je pourrais vous citer plusieurs anecdotes ayant trait à ses premières années, mais j'ai particulièrement horreur de ces absurdités. Je déteste les histoires plus ou moins authentiques dont abondent les *vies de génies*. Il est plus intéressant et plus émouvant de rappeler ces vers où, plus tard, elle se souvint de son enfance, où nous retrouvons cette sensibilité à la fois catholique et païenne, profondément romantique, qui naissait en son cœur précoce :

Un romanesque ardent émanait de cette eau,
Comme au temps de Byron, comme au temps de Rousseau...

C'était une sublime, immense rêverie...
— Soir des lacs, bercement des flots, rose coteau,
Village qu'éveillait le remous d'un bateau,
Petits couvents voilés par des aristoloches,
Senteur des ronciers bleus, matins frais, voix des cloches...
Barque passant le soir en croisant ses deux voiles
Comme un ange attendri courbé sous les étoiles,
C'est vous qui m'avez fait ce cœur triste et profond...

Ces vers où nous apprenons le commencement de son âme :

Tout ce qui vit ici, la fontaine, le banc,
La cloche du jardin qui sonne,
Le délicat cerfeuil qui frise sous le vent,
Sont pour moi de douces personnes...

La musique devait exercer une grande influence sur cet être exceptionnellement sensitif.

Lisons ce passage d'une étude remarquable que M. René Gillouin écrivit sur *Madame de Noailles* * :

L'autre amour de Madame de Noailles enfant, ce fut la musique, l'Art-Femme, synthèse obscure de tout idéalisme et de toute sensualité. Des années, comme dans les jardins, elle a vécu dans la musique, sans savoir que c'était son plaisir, sa douleur, sa

* Cf. *La Comtesse Mathieu de Noailles*, par René Gillouin. Bernard Grasset, édit.

plénitude. Cœur puéril et passionné que le désespoir solitaire, tendu, sublime de Beethoven, l'ardeur molle et brisée de Chopin, ses sonates, la nostalgie fiévreuse, la mortelle irritation de Wagner, contractaient jusqu'à l'oppression, exaltaient jusqu'au délire...

Comme nous voyons bien cette enfant précocement troublée, mélancolique, et intellectuellement sensuelle, si l'on peut s'exprimer ainsi, subissant douloureusement l'étreinte insaisissable de la musique. Comme nous la devinons, frémissant d'un voluptueux malaise à l'audition d'un chant wagnérien; comme nous la comprenons, pressentant déjà l'amour et la beauté, et leur néant éperdu, à travers la passion mystique de Lohengrin, le chœur des pèlerins de *Tannhaüser*, un sanglot du douloureux Chopin dont les *Nocturnes* ont l'air d'être joués par les doigts des mortes... N'est-ce pas elle, n'est-ce pas son émoi, qu'elle revit dans ces lignes écrites plus tard, à propos d'une héroïne d'un de ses romans :

Ah! la musique, la musique! l'homme et la femme si misérables, l'amour si impossible, tout si triste et si bas autour d'eux, et la musique qui leur fait en rêve ces corps de lumière, ces bouches de larmes et de suavité, ces regards plus déchiffrés et plus adhérents que les mains autour des cous renversés... Mon Dieu! pensait-elle, comme cela fait mal et pourquoi toujours cette vague attente du baiser?

Cette effusion lyrique qui se préparait en Madame de Noailles allait faire d'elle, ainsi que l'écrit M. René Gillouin, « le plus *musical* de nos poètes ».

Que vous dirai-je de plus sur son enfance? Elle voyagea :

J'ai vu Constantinople, étant petite fille,
Je m'en souviens un peu,
Je me souviens d'un vase où la myrrhe grésille
Et d'un minaret bleu...

Elle connut la beauté des livres de Racine, de Hugo, de Musset et de Loti, qui furent ses maîtres. Un peu plus tard, elle admira Anatole France, et la poésie grecque. La philosophie de Taine lui fit une profonde impression. Elle goûta voluptueusement l'œuvre pernicieuse de Maurice Barrès. (Pernicieuse, car si Barrès voulut *guérir*, ses remèdes sont empoisonnés et sa régénérescence est morbide.) Sa vocation se manifesta dès son plus jeune âge. Mistral fut sa première idole vivante ; elle avait alors dix ans.

Arrivons au premier livre de Madame de Noailles, ce *Cœur Innombrable* dont le titre généreusement humain pourrait être celui de toute son œuvre. *Le Cœur Innombrable* parut en 1901, il y a douze ans seulement. Madame de Noailles ne le publia qu'après

son mariage ; mais depuis longtemps, il était achevé.

Ah ! quelle joie, quel véritable sentiment de *santé*, quelle espérance d'une renaissance sensible et d'une ardeur perdue. Ce premier volume de Madame de Noailles lui assure l'immortalité. Malgré des maîtres comme Henri de Régnier, malgré quelques très grands artistes, notre poésie souffrait d'une indéniable décadence dont s'irritait nerveusement le lyrisme incomplet et chaleureusement exaspéré d'Edmond Rostand. Comprenant mal le grand Mallarmé, représentant à lui seul toute une école à qui nous devions rendre hommage, mais qu'il ne fallait pas imiter, la jeunesse contemporaine s'amusait à de perverses incompréhensibilités, à des licences sans beauté, à des obscurités faciles, à de fastidieuses étrangetés. Certes, parmi ceux-là, il en était de brillamment doués et dont le talent original s'affirme aujourd'hui. Mais le mal de notre poésie était d'être une poésie de jeunes, *sans jeunesse*. L'amour, l'orgueil, le désespoir, la mélancolie, toutes les colonnes du Romantisme — c'est-à-dire de la poésie — étaient *analysés* — oh ! crime de Barrès ! — *analysés*, et non *sentis*, et non proclamés par des voix humaines ; mais fatigués, usés, dégénérés. Une jeune femme est venue, qui versa du soleil sur un esthétisme obscur ; une jeune femme est venue, élevant en elle, et l'exaltant, la joie de vivre,

l'orgueil de contempler, la fierté de l'abandon, les dons odorants de la terre, les plaisirs du monde, tous les plaisirs du monde : espoirs, parfums, douleurs, renoncements, couleurs, musiques éternelles. Une jeune femme est venue, qui semblait apparaître à la porte d'un grand jardin et, les bras lourds de fruits et de fleurs, crier aux hommes :

> Tout le plaisir de vivre est tenu dans vos mains,
> O Jeunesse joyeuse, ardente, printanière...
>
> . . . .
>
> Je viendrai, sous l'azur et la brume flottante
> Ivre du temps vivace et du jour retrouvé,
> Mon cœur se dressera comme le coq qui chante
> Insatiablement vers le soleil levé !

Oui, c'est la porte d'un jardin ivre de la lumière divine, que nous ouvre la poétesse ardente du *Cœur Innombrable*. Nous pressentons déjà en elle cet universel amour, dédaigneux des statues conventionnelles, étendant sa ferveur féconde à tout ce dont palpite la Nature. Cette générosité de sentiments, cette impartialité d'enthousiasme, l'extase de ce lyrisme acharné à tout sanctifier, lui ont valu bien des railleries. Pour avoir célébré d'autres fleurs que les roses et les lis, pour avoir loué d'autres fruits que les pommes d'or du

jardin des Hespérides, pour n'avoir pas chanté que *le dessert*, pour avoir goûté la saveur rude des légumes, pour avoir osé célébrer l'odeur fraîchement estivale des melons, pour s'être permis d'écrire le mot « poire » dans un livre de poésie, Madame de Noailles déchaîna la verve facile d'une critique stupide. On l'appela « la déesse potagère ». M. René Gillouin rapporte même un mot que fit à propos d'elle un confrère facétieux : *« Si jamais une petite fille est née dans un chou, c'est bien Madame de Noailles. »* C'était spirituel, d'ailleurs, mais injuste.

Ce qu'il fallait dire, ce qu'on n'a pas dit, parce qu'on aime mieux sourire, attitude plus facile et plus mondaine que penser, c'est que, pour la première fois, les fruits peints et factices des fresques esthétiques, s'étaient mis à *vivre*, à mûrir, à nous offrir leur parfum, leur goût suave et leur désaltérante fraîcheur.

Centre sonore du jardin vivant, parmi les odeurs lourdes et la danse des rayons, le cœur de la poétesse se penche vers la tendresse humaine qu'appellent ses bras tendus ; peu à peu, un émoi vaguement douloureux déjà, et charmant, incline son front orgueilleux ; voici le crépuscule :

Les marronniers, sur l'air plein d'or et de lourdeur,
Répandent leurs parfums et semblent les étendre.
On n'ose pas marcher ni remuer l'air tendre,
De peur de déranger le sommeil des odeurs...

Elle comprend la loi douce de la Nature. Il faut aimer. Elle appelle la nuit bienfaisante, et qu'elle craint pourtant encore :

O pitoyable nuit, mort brève, nuit humaine...

Mais avant d'aller plus loin, souvenons-nous, si vous voulez, de quelques-uns des plus célèbres poèmes de ce *Cœur Innombrable*:

LE PAYS.

LE BAISER.

LA VIE RUSTIQUE.

L'IMAGE.

IL FERA LONGTEMPS CLAIR CE SOIR.

LE TEMPS DE VIVRE.*

* Cf. *Le Cœur Innombrable.*

Le second volume de vers que Madame de Noailles publia un an plus tard, me paraît être un livre de transition. En effet, la même inspiration, la même douceur, le même élan, timide et spontané à la fois, animent le cœur de la poétesse. Elle chante encore les ciels légers de France, les jardins qu'on dirait suspendus dans le soir et, détail dont le sens obsède son âme nostalgique, le crépuscule odorant et calme troublé par l'appel déchirant d'un train qui passe :

> J'écoute haleter vers les routes ouvertes
> Le beau train violent, si rude et si pressé.
>
> . . . .
>
> Il siffle, quel appel, vers quelle heureuse Asie !
> Ah ! ce sifflet strident, crieur des beaux départs !
> Moi aussi, m'en aller... etc.

Cette obsession me paraît être le symbole de son état d'âme. Cette idée de *départ,* jointe à un sentiment de *force* et de *tendresse,* ne peut-on l'appeler *désir ;*

et n'est-ce pas, même, la définition du désir ? Ah ! cette attente vague et qui bientôt se précisera, cette attente d'un bonheur qui sera un bonheur douloureux, et souhaité avec regret, ne l'a-t-elle pas admirablement exprimée dans ces vers d'une impeccable harmonie :

Déjà l'été, déjà l'évanouissement
De l'effort, du travail, du vouloir grave et mâle,
Et le retour, avec la menthe et le piment,
De toute la suave exigence animale.

Ainsi, on était simple, on était calme et bon,
On écrivait le soir au clair des lampes jaunes,
Les maisons crépitaient de bois et de charbon,
On avait oublié la dryade et le faune.

. . . .

Et voici que le soir n'arrive plus si tôt,
Qu'une molle blancheur s'étire au crépuscule,
Qu'on entend au jardin le bruit doux des râteaux
Et qu'un malaise clair dans les chambres circule.

C'est déjà, sourdement, sous l'herbe et dans les bois,
L'impétueux réveil des dieux chauds et vivaces
Qui ramènent, noués ensemble, les trois mois
D'impatient désir, de tumulte et d'audace.

Nous sentons que le prochain livre de Madame de Noailles sera le livre de l'Amour. Celui-ci est le livre du Désir. Je vous en citerai seulement un poème, inti-

tulé *Jeunesse ;* il est un des plus humainement beaux. Il exprime ce sentiment éternel : la jeune femme qui prévoit l'amour, en même temps prévoit déjà la mort. Elle vient d'acquérir la connaissance des joies physiques que connaîtra son corps, et qu'il est beau de goûter ; elle prévoit en même temps la déchéance prochaine. Tant qu'elle vivait insouciante d'elle-même, parmi les forces de la nature, elle en acceptait allègrement le cours ; maintenant, elle sait la somme de joies et de douleurs qu'elle doit assumer, et cette conscience de son rôle personnel dans l'harmonie générale lui enseigne la douleur de vieillir :

JEUNESSE.*

* Cf. *L'Ombre des Jours.*

Parlant du troisième livre de Madame de Noailles, *Les Éblouissements,* qui parut en 1907, après trois romans, M. Francis Jammes écrivait, dans *La Revue Hebdomadaire :*

A la troisième étape, ce ne sont déjà plus des parfums, des échos et des nuances ; mais le pèlerin a goûté aux fruits, il a capté les rythmes pour connaître les sources de la voix, il a tenu dans sa main cette pierre précieuse qui rayonnait de n'avoir pas été touchée et qui s'est ternie. C'est la Gloire qui foule, hélas ! les fleurs de la première étape ; c'est l'allure plus libre d'une Muse qui ne rougit plus en souriant mais qui rit sans rougir ; c'est la sieste sous les pêchers d'or ; c'est l'audacieuse passion qui se lève devant l'Amour qui s'enfuit ; c'est l'étape où l'on hésite à se reconnaître soi-même ; c'est le voluptueux vertige du cœur, du front et des yeux qui semblent satisfaits ; c'est le troisième poème acclamé par des hommes qu'il enivre ; ce sont *Les Éblouissements...*

Les forces nouvelles qui se sont imposées à la ferveur de la poétesse ne l'ont point vaincue, mais aveuglée. Elle se relèvera de leur étreinte, douloureuse, pensive, *humaine.* Nous verrons bientôt, quand nous arriverons

à son dernier livre, que ce *Cœur Innombrable,* dont Madame de Noailles semblait être un sensible et docile instrument, n'est plus, lui-même, qu'un véritable sens, au service de son intelligence dominée.

Mais, pour le moment, une extase absolue fait de la poétesse éblouie une prêtresse défaillante. Le miracle a dépassé sa prière ; et son émerveillement la possède, enivrée :

C'est l'été, je meurs, c'est l'été...
Un désir indéfinissable
Est sur l'univers arrêté,
Ah! dans les plis légers du sable
Le tendre groupe projeté
D'un rosier blanc et d'un érable !

Et ce vers, d'une grandeur religieuse :

Mon cœur est comme un bois où les dieux vont venir...

Comme autrefois, comme toujours, c'est la vie que chante Madame de Noailles, mais ce n'est plus la vie qu'un crépuscule attendri prédisait, c'est maintenant la vie consciente et ressentie :

Vivre! chanter la gloire et le plaisir de vivre !
— Et puisqu'on n'entend plus, ô mon Bacchus voilé,
Frissonner ton sanglot et ton désir ailé,

Puisqu'au moment luisant des chaudes promenades
On ne voit plus jouer les bruyantes Ménades,
Puisque nul cœur païen ne dit suffisamment
La splendeur des flots bleus pressés au firmament,
Puisqu'il semble que l'âpre et l'enivrante lyre
Ait cessé sa folie, ait cessé son délire,
Puisque dans les forêts jamais ne se répand
L'appel rauque, touffu, farouche du dieu Pan,
Ah! qu'il monte de moi, dans le matin unique,
Ce cri brûlant, joyeux, épouvanté, hardi,
Plus fort que le plaisir, plus fort que la musique,
Et qu'un instant l'espace en demeure étourdi...

Mais, en même temps, c'est le sentiment que, puisqu'on possède l'amour, la vie est déjà possédée, *déjà vécue :*

Je ne pourrais jamais exprimer mon désir,
L'ardeur qui me terrasse,
Ni si les monts d'argent ne prêtaient leur soupir
Soulevé dans l'espace,

Ni si le lis brûlant me donnait son odeur
Dans l'azur infusée,
Ni sur toute la mer se groupait dans mon cœur
Pour jaillir en fusée !

Tant de rêve, d'amour, de désir, tant d'élans,
C'est un si grand martyre;
Hélas! mourir un soir, le cœur encor brûlant
Sans avoir pu tout dire...

Oh! comme il était doux, et comme il était simple,

et comme il était moins sublime le rêve de ce cœur innombrable :

Le temps où pressentant ce que serait ma vie
J'honorais ma tristesse et ma frêle beauté
Et, les deux bras croisés sur ma robe d'été,
J'écoutais, effrayée, amoureuse et ravie,
Le bruit que fait l'immense et vague Volupté...

Et déjà c'est le goût de l'héroïsme. Il ne s'agit plus de la simple gloire. La passion est l'héroïsme de l'amour et ce nouveau livre est le livre de la passion. C'est avec les héros que Madame de Noailles entraîne ses sentiments exaltés vers la danse lumineuse et sacrée, où chaque pause est un baiser, où chaque élan est une triomphale meurtrissure, car ce n'est plus une voix qui chante, c'est un corps qui jouit et souffre, et les larmes font mal aux yeux, et le rire fait mal aux dents :

La tristesse du soir autour de moi s'amasse,
    Le monde est un étroit enclos,
Mais je quitte le sol, je monte dans l'espace,
    Et je parle avec les héros !

. . . .

Que d'autres cherchent l'air des bois, de la montagne
    Et la brise des Océans,
Je m'enfonce dans l'ombre où nul ne m'accompagne,
    Je respire chez les géants !

. . . .

Je viens, portant sur moi la douce odeur des mondes
Et tenant les fleurs de l'été,
Accueillez-moi ce soir, dans l'ombre, où se confondent
L'héroïsme et la volupté !

Héros, « affirmateurs de la vie », héros de toute espèce, qu'elle vous aime ou qu'elle vous haïsse, c'est de votre noblesse que participe son amour.

Elle devient capable d'une telle grandeur :

Ainsi nous serons morts dans l'ombre et le mystère,
Nous qui savions si bien la beauté de la terre,
Nous dont les chauds regards sur le monde posés
Étaient comme des mains et comme des baisers.
Nous dont le cœur plus lourd qu'un florissant empire,
Avait bien aimé Dante et bien compris Shakspeare,
Nous qui, dans la splendeur glorieuse du soir,
Ne pouvant assigner le terme à notre espoir,
A notre ambition joyeuse, âpre, rapide,
A la foule des dieux qu'en nos cœurs nous créons,
Menions notre désir et notre envie avides
Dans le cercle sonore et bleu des Invalides
Jusqu'à ce puits de gloire où dort Napoléon !

Peu de poètes sont sincèrement parvenus à cette orgueilleuse élévation lyrique dont abusa le génie de Victor Hugo. Si j'excepte Madame de Noailles, je ne connais actuellement aucune poétesse qui s'en soit approchée. Les femmes ont tendance, en effet, à ne

prendre de la poésie que le côté *tzigane*. J'aime beaucoup la musique tzigane, certes, mais on doit l'écouter et non l'écrire; elle doit être un mélancolique délassement, un besoin de tendresse, un repos sans néant. Il me déplaît que, dans les volumes de vers de tant de jeunes gens, le sentiment de l'automne soit toujours la même valse lente. Madame de Noailles sut atteindre la beauté des plus larges symphonies.

Je profiterai de ceci pour faire un aparté. Si aucune femme, ou à peu près, ne fut capable d'une véritable *œuvre* poétique,* noble d'inspiration et noble de tenue, une femme seule me paraît désignée pour réaliser la plus grande expression poétique; la poésie étant femme, par sa paradoxale sensibilité. Madame de Noailles semble avoir joué ce rôle, dès *Les Éblouissements*.

De ces *Éblouissements*, dont tant de poèmes sont aujourd'hui célèbres et presque classiques déjà, je ne rappellerai que celui-ci : *Soir Basque*. Il est très court ; il se compose de trois strophes seulement. Mais il est inoubliable, parce qu'il est d'une intelligence sensuelle et d'une pureté parfaites. Symbole de l'éblouissement,

* L'obligation de ne pas m'étendre, l'impossibilité d'esquisser un aperçu général de la poésie féminine, m'empêche de rendre hommage à Mme Jane Catulle Mendès, à toutes celles qui signèrent des pages émouvantes et largement inspirées.

il nous montre la poétesse arrêtée, par un odorant crépuscule, entre Lourdes et l'Espagne, entre le mysticisme et la volupté. Seule, une femme pouvait l'écrire :

SOIR BASQUE.*

* Cf. *Les Éblouissements.*

Puis, ce fut une longue pause. Des années se passèrent, et nous attendîmes, en vain sembla-t-il un moment, un nouveau livre. Le silence de Madame de Noailles nous étonna. En ce temps où la littérature tend à devenir un commerce, dont le théâtre est le marché, lorsqu'un auteur en vogue interrompt soudain sa production, nous sourions et nous parlons de stérilité. La jalousie et la médiocrité, sous prétexte de *critique*, se déguisaient à peine. « Voilà — disaient certains — à quoi aboutit le mirage d'un talent facile ! Nous avons cru admirer Madame de Noailles ; en réalité, elle nous a surpris. Son prétendu génie ne fut jamais que le cynisme d'une exaltation juvénile, adroitement exprimée. »

Mais ceux pour qui la pensée est supérieure à ce que le boulevard appelle esprit, ceux qui s'étant penchés vers *Le Cœur Innombrable* et *Les Éblouissements* avaient bien compris qu'ils avaient incliné leurs cœurs éblouis,

ceux-là aimèrent mieux attendre. Ils se dirent que Madame de Noailles devait traverser une crise évolutive; et son mutisme était, sans doute, une patiente germination. Ils savaient bien que, pour les êtres supérieurs, le refus de l'intelligence est souvent une angoisse; ils savaient que le fardeau serait soulevé, l'étreinte mystérieuse vaincue. Bientôt, nous allions entendre un grand cri, qui serait une délivrance pensive, un épanouissement réfléchi, une victoire plus durable, une gloire plus humaine.

Il y a quelques mois seulement, Madame de Noailles livrait au public un lourd volume : *Les Vivants et les Morts*.

Oui, la poétesse des *Éblouissements* venait de subir une profonde et lente angoisse. Éblouie, magnifiquement éblouie, elle le fut, en effet! Mais, peu à peu, ses yeux et son cœur se sont accoutumés à la lumière; lorsqu'elle eut regardé le soleil sans que son éclat pût encore l'aveugler, lorsqu'elle eut goûté tous les parfums dont la force, jadis, la laissait défaillante, alors elle laissa ses regards descendre vers la terre, elle inclina son front orgueilleux... Comme elle fut douloureusement surprise! Des feuilles mortes jonchaient la terre, la terre qu'elle n'avait jamais regardée, parce qu'elle n'était jamais descendue jusqu'au fond d'elle-

même. Elle se souvint, elle se souvint avec honte et tristesse, qu'un jour elle avait écrit :

> On est plus près des dieux, de l'espace et du temps
> Lorsqu'on marche en dansant et la tête levée...

Inutile orgueil, pauvre vanité! Un jour, il faut baisser la tête. Ce jour-là, on a compris l'automne, parce que l'on a pressenti la mort; parce que, sur la route ensoleillée qu'on avait parcourue en chantant, se sont élevés des monuments graves et blancs, qui opposent à l'éclat bigarré des fleurs leur gravité candide et leur néant pensif.

> Grandeur, gloire, ô néant! Calme de la nature!

Madame de Noailles s'est souvenue du grand vers de Victor Hugo. Laissant s'échapper de ses mains heureuses la flûte légère et les guirlandes parfumées, elle s'approcha de l'urne funéraire; et les doigts qui se plaisaient à tresser des couronnes, égrénèrent lentement le chapelet des cendres.

Fleurs inutiles, cendres inutiles, c'est de votre inutilité qu'est née la morale; c'est à la compréhension de votre vanité que les sentiments les plus nobles doivent leur noblesse...

Elle parcourut le monde : elle vint s'asseoir à Palerme,

sous les ombrages du jardin Tasca; elle médita sur les colonnes brisées du forum romain; elle connut la Grèce; elle écrivit auprès des ruines des mots ardents comme des fleurs; elle frissonna, aux bords sanglants de l'Adige, près de la maison des Capulet; elle entendit les cloches de Venise; elle visita l'Allemagne lourde et musicale; elle eut froid dans les brouillards de Londres... Enchantement des nuits de Baden, puis, séjour au pays de Rousseau, retour au Lac Léman; enfin, elle retrouve Annecy, son crépuscule où bougent, sur le ciel ou sur l'eau, on ignore, les cygnes silencieux, où

> Les cloches des couvents, qui tissaient dans le soir
> De longs hamacs d'argent...

répétaient doucement la sonorité fragile de notre air de France :

> Il n'est des saisons et des heures
> Qu'au frais pays où l'on est né...

Là-bas, dans la chaude ville étrangère, elle a dit tout bas :

> Si je meurs ici, qu'on m'emporte
> Près de la Seine au ciel léger,
> J'aurais peur de n'être pas morte
> Si je dors sous des orangers!

Dans les cimetières, elle alla écouter la grande voix

de l'avenir ; là, elle résonne plus fortement, dans le silence du passé. Et, près des dalles funéraires, elle infinisa sa pensée. Sur les champs de bataille d'Alsace-Lorraine, elle dépassa l'idée de *patrie,* elle vit autre chose que le souvenir d'une défaite, elle comprit quelque chose de plus grand que la terre conquise, elle comprit *la terre,* la terre seule victorieuse. Elle écrivait, à Strasbourg, par un matin de printemps :

Les autres ne verront, ô ma belle cité,
Que la grave et sombre paupière
De tes toits inclinés, qui font à ta fierté
Un voile d'ombre et de prière.

. . . .

Ceux-là ne sauront voir, à ton balcon fameux
Que *La Marseillaise* endormie ;
Moi, j'ai vu le soleil, de son égide en feu
Empourprer ta feinte accalmie.
Les autres ne verront que ce grand champ des morts,
Où le Destin s'assied, hésite,
Et contemple le temps assoupi sur les corps...
Moi j'ai vu ce qui ressuscite !

Car voici que le vent disperse les feuilles mortes, voici que les ruisseaux se sont réveillés ; leurs mélodieux murmures balancent leurs cristals parmi les brouillards roses de l'aube. Le Printemps renaît... Sans son joyeux retour, la leçon n'eût pas été com-

plète. L'idée de mort élève la pensée lorsqu'elle s'accouple à l'idée de renaissance ; la contemplation des tombeaux n'est profitable que si, près des dalles passagèrement silencieuses, l'herbe a poussé, éternellement vivace.

Les Vivants et les Morts, la vie propagée, non par la mort, mais par la vie, car la vie seule est infinie ! Le dernier livre de Madame de Noailles — et sans doute elle en écrira d'autres — est le plus beau de ses livres. Nous y retrouvons toutes ses qualités, mais il s'y ajoute une véritable pensée. Il nous plaira moins, il disparaîtra peut-être... mais celui-là fut près de la perfection. Je n'insisterai pas sur la philosophie qui s'en dégage : car ce n'est pas *une* philosophie, mais la philosophie éternelle.

Pourtant, je tiens à m'élever contre une opinion émise par M. Francis Jammes et qui, jusqu'à nouvel ordre, me paraît des plus arbitraires. J'admire fort le talent du poète d'Orthez ; je suis enchanté lorsque, parlant de *Les Vivants et les Morts,* il écrit :

A la quatrième étape, une légère cendre s'élève à l'horizon ; la route est plus âpre sous les sandales ; un étrange malaise s'empare du pèlerin. Est-ce déjà le jour à son déclin, Seigneur ? Qu'est devenue cette simple rose qui me faisait frémir comme la haie d'où on l'arrache ? — Elle est fanée. — Où donc est la chair tentante

de ces fruits qui donnaient à mon âme un singulier délire? — O Voyageuse! Les noyaux en sont plus durs que la pierre. — Tout est il donc fini? N'aurai-je même plus, pour me désaltérer, la pastèque fondante comme la glace, où le plus pauvre boit en Orient, après le labeur? — O grande inspirée! Pèlerine dont le chant largement ailé pourrait soutenir dans la splendeur des couchants et des aurores la prière montant vers moi des pèlerins! J'ai voulu t'amener au bord de cette source de larmes. C'est là que commence la Terre Promise aux poètes, la Terre des Élévations et des Tombeaux...

Mais M. Francis Jammes proclame que, par ce dernier livre, Madame de Noailles annonce son retour à la religion, et je ne puis me défendre de croire M. Francis Jammes victime de son attitude, qui est la simplicité. Il me paraît un peu « simple », en effet, de prophétiser ainsi sur un avenir improbable.

Peut-être vais-je commettre une erreur, que me pardonnera l'auteur de *Les Vivants et les Morts*. J'affirme pourtant que rien, dans une telle œuvre, ne peut dénoter autre chose que le panthéisme le plus absolu... c'est-à-dire, aujourd'hui, la forme poétique d'un athéisme intégral. Si nous lisons souvent, en effet, le mot « Seigneur », ce mot semble n'être que l'expression synthétique d'une foule de sentiments vagues, dirigés tous par *la terreur de la mort*. Un esprit catholique ne

craint pas la mort. Que M. Francis Jammes relise ce vers :

> O Dieu mystérieux qui n'aimez pas les êtres !

Que M. Francis Jammes relise *Les Vivants et les Morts*. Il changera d'avis, s'il est sincère.

Je ne vois, pour ma part, aucun inconvénient à ce que Madame de Noailles prenne le voile et, même, entre au couvent. Mais ce temps n'est pas encore venu. Pour le moment, le livre de Madame de Noailles, écrit au bord des tombeaux, n'est simplement, humainement, librement, qu'un cantique fièrement païen à l'Amour et à la Beauté.

Mesdames et Messieurs, avant de terminer cette causerie par un bref épilogue, je pense que vous serez heureux d'entendre ces quelques poèmes, pris au hasard dans le livre dont je viens de vous parler :

NUIT VÉNITIENNE.

L'AIR BRULE, LA CHAUDE MAGIE.

LES VIVANTS SE SONT TUS...

QUE M'IMPORTE AUJOURD'HUI...

LES MORTS.

UN SOIR A VÉRONE.*

* Cf. *Les Vivants et les Morts.*

Mesdames et Messieurs, je vous avais annoncé un exposé. Parfois, malgré cette promesse, j'ai quitté la place du guide et suis monté sur la chaire du sermonneur. Mon excuse, si je mérite le pardon, est d'avoir eu pour bible une œuvre admirable.

Madame de Noailles dépassera le souvenir des poètes et vivra dans la mémoire des hommes. J'associerai, empiétant sur l'avenir, le nom de cette poétesse au nom d'une autre poétesse dont le nom nous émeut toujours ; je veux parler de Madame Desbordes-Valmore. Comme elle, Madame de Noailles nous porta sa ceinture de roses, et sa ceinture s'est dénouée pour nous, parce que les roses étaient trop lourdes ; nous en respirerons plus tard en ses livres, *l'odorant souvenir*.

Les femmes sauront aimer celle qui chanta leur espérance et magnifia leur volupté. Nous voudrons oublier la prêtresse qui pleure d'avoir été femme et s'agenouille au bord des tombeaux ; car il est né-

cessaire de conquérir soi-même l'expérience de la vie, le désespoir et la pensée. Nous conserverons d'elle la première image : la jeune fille qui tressaille et craint d'être humaine, en sentant, par un crépuscule défaillant, défaillir son cœur trop lourd, s'éparpiller au vent du soir les pétales de son âme innombrable...

Les lèvres diront éternellement les mêmes mots d'amour ; elles murmureront ses vers impérissables. Tant que des jeunes gens souffriront de la langueur inexplicable des crépuscules, tant que, pour la joie douloureuse de communier leurs tristesses, ils chercheront à se joindre, son nom charmera leur émoi.

Ciel léger de notre France, soirs amollis des Pyrénées, volupté mystique des nuits au pays basque, bruits de la mer, appel des trains qui passent, religieuse attente du bonheur qui ne viendra pas, mort des roses, claire et paisible ivresse de nos jardins, nostalgie des beaux voyages... elle vous chanta de toute son âme. Ah ! tous ceux-là — pourquoi ne pas dire : nous tous ? — nous tous qui avons eu peur de mourir, nous tous qui avons sangloté les mots que sanglotait Hamlet au bord du tombeau d'Ophélie, nous nous souviendrons, en une chère religion, de celle qui écrivit ces vers éperdument humains :

D'autres seront alors vivants, joyeux, contents,
Des hommes marcheront auprès des jeunes filles,
Ils verront des labours, des moissons, des faucilles,
La couleur délicate et changeante des mois.
Moi, je ne verrai plus, je serai morte, moi,
Je ne saurai plus rien de la douceur de vivre...
Mais ceux-là qui liront les pages de mon livre,
Sachant ce que mon âme et mes yeux ont été,
Vers mon ombre riante et pleine de clarté
Viendront, le cœur blessé de langueur et d'envie
Et ma cendre sera plus chaude que leur vie !



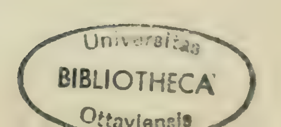
*J'ai noté, au cours de cette conférence, les titres de quelques poèmes, extraits des livres de Madame de Noailles. Ces poèmes ont été récités à l'Université Populaire, dans cet ordre et par mêmes séries. Ils ont été choisis pour souligner ou compléter mon exposé, sans aucune prétention d'*anthologie.*

J. L.

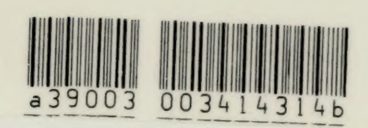
* ÉDITEURS DE MADAME DE NOAILLES :

Le Cœur Innombrable. — Calman-Lévy, Paris.
L'Ombre des Jours. —
Les Éblouissements. —
Les Vivants et les Morts. — Arthème Fayard et Cie, Paris.

3749. — Tours, imp. E. ARRAULT et Cie.






a39003 003414314b